

LES MANGEURS DE FEU

LES BATTEURS DE BUISSONS

Deuxième Partie

LE BUISSON AUSTRALIEN

C'est, à proprement parler, une véritable adoption, et il n'y a pas d'exemple qu'un Australien ait manqué aux obligations qu'elle entraîne.

Ce genre d'alliance, qui avait été pratiqué entre le père de Willigo et le Canadien, faisait en ce moment la principale force de la petite troupe assiégée par les Dunderups dans le buisson, sûre qu'elle était ainsi du dévouement à toute épreuve du chef nagarnook et de ses deux jeunes compagnons. D'eux seuls, en effet, grâce à leur connaissance de toutes les ruses de guerre en usage chez les indigènes, pouvait venir le salut commun.

La coutume que nous avons exposée plus haut, de ne jamais attaquer une troupe, si faible qu'elle fût, quand le sacrifice à faire était supérieur au résultat à obtenir, et qui avait pour ainsi dire force de loi chez les Australiens, sauvait également en ce moment le Canadien et ses amis d'un massacre immédiat.

Après une délibération longue et orageuse, l'opinion des anciens finit par prévaloir sur celle des jeunes guerriers, et les chefs dunderups décidèrent à l'unanimité qu'ils continueraient à cerner leurs adversaires dans la plaine pour les empêcher de s'échapper, et qu'on remettrait l'attaque aux premières heures de la nuit prochaine, alors que l'obscurité rendrait inutiles les carabines des blancs.



De tous côtés les têtes noires et crépues apparaissaient. — l'age 18, col. 1

Le cercle d'investissement était complet ; de tous côtés, les têtes noires et crépues des Dunderups apparaissaient au-dessus des broussailles, et il paraissait de plus en plus improbable que Willigo, malgré sa vieille expérience, pût tirer ses amis du mauvais pas où ils se trouvaient.

Olivier, ayant hasardé une observation en ce sens, reçut du Canadien la réponse suivante, peu rassurante, malgré sa tournure optimiste :

J'ai la conviction absolue que le chef nagarnook nous tirera de là. Comment, je l'ignore ; nous n'avons, pour le moment, rien de mieux à faire que de nous fier à lui et d'attendre.

Ainsi Dick lui-même, le Trouneur-de-Têtes redouté des Dunderups, le vieux bush-ranger, qui vingt fois avait joué sa vie dans de semblables mêlées, ne voyait pas comment il pourrait briser la chaîne humaine qui les entourait.

— Il est surtout une chose qui déroutait toutes mes suppositions, ajouta-t-il à son ami, après quelques instants de réflexion.

— Laquelle, Dick ? répondit le jeune homme.

— Il est évident que ces diables noirs ont été amentés contre nous par les bush-rangers.

— C'est aussi mon opinion.

— Eh bien, ne remarquez-vous pas que, depuis ce matin, les Dunderups cherchent à nous tuer ?

— Ou à nous faire prisonniers ?

— Nous n'en vaudrions guère plus, car, une fois maîtres de nous, rien ne les empêchera de nous attacher au poteau de supplice ; ces gens-là ne conservent pas de prisonniers parce que, avec la vie nomade du buisson, ces derniers trouveraient tous les jours l'occasion de s'évader... enfin, ce n'est pas dans leurs mœurs. Or, je ne m'explique pas, si les bush-rangers sont sur notre piste pour surprendre notre secret, qu'ils aient lancé contre nous cette troupe d'indigènes avant de connaître la situation du placer, qui est certainement le but de leur poursuite. Ils me connaissent assez pour savoir que, dans le cas même où, par un pacte passé avec les indigènes, nous leur serions cédés par ces derniers à titre de prisonniers, ils n'obtiendraient jamais de moi, même en face de la mort, la divulgation de mon secret.

— Peut-être les Dunderups nous ont-ils attaqués malgré eux ?

— Ne croyez pas cela, mon jeune ami.

— Vous voyez cependant que les bush-rangers restent dans l'ombre, quand il leur serait si facile de se joindre aux indigènes et d'égaliser les forces avec leurs carabines ; ils sont une dizaine, au rapport de Willigo, et nous ne sommes que quatre, le chef et nous, pourvus d'armes à feu.

— Vous oubliez nos carabines à répétition, qui multiplient chacun de nous par douze.

— Soit ! mais les deux ou trois cents Dunderups rétablissent largement la proportion.

— Pas autant que vous le croyez. Les indigènes ont déjà perdu trop de monde, et ils ne consentiraient pas à marcher en plein jour, maintenant que nous avons tué une quinzaine des leurs ; ils seraient déshonorés s'ils en sacrifiaient encore autant pour s'emparer de nous, morts ou vivants ; ils ne marcheront donc que la nuit. Mais tout cela ne répond pas à mon observation. Maintenant qu'il y a du sang entre les Dunderups et nous, et surtout après la mort de leur chef, ils n'oseraient pas rejoindre le gros de l'armée dunderupe, qui doit marcher en ce moment contre les Nagarnooks, sans avoir vengé les leurs ; il est donc certain qu'ils tenteront l'impossible pour arriver à leurs fins ; mais, je vous le répète, ce que je ne m'explique pas, c'est que cette troupe de guerriers, qui doit être une avant-garde ou un corps détaché dans un but spécial, se soit détournée de sa route et peut-être de l'objet de sa mission pour venir nous attaquer, alors que nous ne leur avions fourni aucun motif d'hostilité.

— Est-ce que la présence de Willigo ne serait pas une explication suffisante ? La capture d'un des grands chefs des Nagarnooks doit être assez importante pour justifier son action.

— Vous seriez dans le vrai si Willigo eût été avec nous depuis plusieurs jours ; mais souvenez-vous que le chef n'est venu nous trouver que parce que, s'étant glissé la nuit dernière près du camp de ses ennemis, il avait appris que ces derniers marchaient contre nous, alliés aux bush-rangers. Il ignorait avant cela même notre présence dans le buisson, car il s'était porté en avant uniquement pour observer la marche des Dunderups, qui venaient de déclarer la guerre à sa tribu. Vous voyez alors, mon cher Olivier, que mon observation reste entière, et jusqu'à demain je persisterais à vous dire que je ne m'explique pas l'action des bush-rangers. Leur rôle était tout tracé : nous suivre, en se cachant le plus possible, jusqu'au placer, puis nous tuer dans une lutte à ciel ouvert ou dans une embuscade, pour rester seuls maîtres de la découverte. Au lieu de cela, ils agissent comme des gens qui auraient une vengeance à satisfaire et qui, en outre, voudraient nous faire massacrer sans être obligés de se mettre en avant et de nous révéler leur personnalité...

— Tirez-vous de là comme vous le pourrez, continua-t-il, pour moi, je ne reconnais plus nos bush-rangers ! Comment ! ils vont nous faire bêtement tuer, alors qu'ils savent que nous marchons à la conquête du précieux métal pour lequel ils joueraient vingt fois leur vie, et que nous allons emporter notre secret avec nous ? Cela n'est pas possible, mon cher Olivier, cela n'est pas possible !

Et, secouant la tête d'un air de profonde incrédulité, le Canadien ajouta :

— Il y a certainement là un mystère, un profond mystère, que nous percevons un jour, croyez-moi, si toutefois nous en réchappons.

Puis, scandant lentement ses paroles, il dit en terminant :

— Si je me connaissais quelque ennemi acharné à ma perte, foi d'honnête trappeur, Olivier, je serais plus sûr de le trouver aujourd'hui au milieu des bush-rangers qui se cachent sans doute dans les broussailles, à quelques pas de là, que dans les rues de Melbourne ou de Sydney.

Ces dernières paroles firent tressaillir le jeune homme. Il ferma les yeux un instant et vit repasser devant lui, comme dans un songe, les divers événements qui avaient précédé son départ de France.